

La prière dans la vie de l'homme du XXIème siècle

Introduction:

C'est en me préparant à la réunion européenne des fraternités laïques dominicaines qui aura lieu à Walberberg, en Allemagne que j'écris tout cela. J'ai choisi comme thème la prière, plus exactement : « La place de la prière dans la vie quotidienne, eu égard aux nouveaux mystères du rosaire, introduits par le pape Jean-Paul II à l'automne 2002, au début de l'année du rosaire. »

À mon avis, ce thème reste d'actualité dans notre monde qui vit à un rythme plus en plus soutenu. En réalité, ce n'est pas le temps qui s'écoule plus rapidement, mais ce sont nos tâches qui se sont accumulées. Nous nous trouvons des activités de plus en plus nombreuses (souvent inutiles) : ce qui provoque une inquiétude en nous. En vain accomplit-on de plus en plus, les résultats ne sont pas satisfaisants, car on ne trouve pas la paix, le calme, le bonheur. Pressé, on ne cesse de courir pour finir par ne plus être nulle part. On envisage toujours la tâche à venir et non pas celle que l'on est train d'accomplir. Ce qui suit est plus important que ce qui est actuellement. Pourtant, nous devons être là où nous sommes, parmi ceux qui nous entourent présentement. Nous disposons du temps afin de le consacrer et non pas afin de le vaincre. Il ne faut pas lutter contre le temps. Ce qui importe n'est pas le fait de le posséder mais bien celui de remplir qualitativement le temps qui est à notre disposition. Puis-je en faire une louange de Dieu ou bien dois-je le combattre incessamment ?

Puis-je accepter la volonté du Père des cieux ? Il m'a donné du temps pour que je puisse retourner auprès de Lui et pour lui confesser : oui, c'est Toi, le Dieu tout-puissant à qui je dois tout. Il faut que j'emploie bien le temps, même se je crois avoir encore beaucoup de temps devant moi. Je regarde l'exemple de la Vierge Marie qui chaque fois a pu dire oui à la volonté de Dieu, comme si elle avait vécu sa dernière heure. Elle ne cherchait que l'amour. Elle menait une vie quotidienne normale. Joyeuse, elle subvenait aux besoins de sa famille. Tout ce qui était inutile du point de vue du salut lui était indifférent. Puissé-je adopter la même conduite, ma vie, à coup sûr, en changerait. Alors personne ne demanderait : pourquoi les chrétiens ne rayonnent-ils pas de joie ? Alors je rayonnerais la joie d'être sauvée, la joie d'être libre. Voyant mon bonheur, beaucoup me rejoindraient.

Après avoir admiré la bonté étonnante de mon Père, je me sentirais libre et heureuse. Malheureusement, je n'en ai pas le temps, car je suis occupée par la publicité, par la télé, par le tirage du loto : je ne saurais y renoncer. Tant que je n'aurai pas renoncé à ces passe-temps inutiles, tant que je n'aurai pas fait silence en moi et autour de moi, je n'entendrai pas la voix de Dieu. Parfois, c'est une chose absolument inutile qui se présente sous un beau déguisement. Je me trouve toujours devant un choix. Dans ce cas, le meilleur guide est ceci : il faut que je fasse ce qui me coûte plus, ce que je trouve plus difficile. Il ne faut jamais prendre ce qui est à portée de main, car cela conduit à l'égoïsme. Par exemple, c'est une chose sainte que d'aller à l'église en semaine, mais si c'est pour échapper au repassage du linge, cette action si louable perd de sa valeur. (Puisque j'ai si mal disposé de mon temps, il faut bien que je choisisse ce qui est le plus important.)

Je vis dans le temps : cela veut dire que j'ai reçu le libre arbitre, ainsi qu'énormément de possibilités. Sans cesse j'ai de nouvelles occasions qui permettent de prendre de bonnes décisions. Il faut que j'emploie bien mon temps. Il faut trouver assez de place pour la prière, pour la lecture, pour l'Eucharistie. Construire mon rapport avec Dieu n'est pas du temps perdu. C'est ce qui apporte la paix véritable, la tranquillité intérieure ; ainsi ai-je assez de force pour

affronter le jour qui vient. Il ne faut pas être avare de son temps : c'est un investissement qui rapporte bien.

La vie est comme un jeu de cartes. En jouant aux cartes, nous ramassons les cartes selon certaines règles, selon certains modèles. Celui qui suit bien les modèles gagne. Le gagnant ne retient pas les cartes, mais il les emploie, après quoi il les donne au meneur de jeu. Tôt ou tard tous ceux qui participent au jeu et tous ceux qui respectent les règles du jeu vont gagner.

Dieu a inscrit ces modèles dans notre âme, c'est pourquoi nous savons ce qui est bon et ce qui est beau. Outre ce désir du bon et du beau, il a créé une béance dans notre âme qu'il est seul à pouvoir combler.

Je peux tenter de satisfaire mes désirs, d'après les modèles, de tout ce qui est bon et de tout ce qui est beau : de bons rapports humains, de vêtements à la mode, de voitures rapides, de téléfilms passionnants, de plats exotiques : tout cela ne pourra me rendre heureuse que d'une façon passagère. Dans mon âme, la béance subsiste. On peut employer toutes ces choses, mais il ne faut pas les posséder à tout prix, car elles ne peuvent pas procurer une vraie joie.

Celui qui veut posséder les cartes se trompe : le véritable gain n'est pas là. Les choses terrestres ne sont que des moyens : Dieu est le seul « gain ». Au jeu de cartes, on ne possède pas les bonnes cartes, on ne fait que les utiliser, ensuite on les rend et c'est un autre qui jouera avec. Seul Dieu remplit notre désir : c'est pourquoi il a créé ce désir en nous.

Saint Paul explique cela ainsi : « *Voici ce que je dis, frères : le temps est écourté. Désormais, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui pleurent comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui se réjouissent comme s'ils ne réjouissaient pas, ceux qui achètent comme s'ils ne possédaient pas, ceux qui tirent profit de ce monde comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car la figure de ce monde passe.* » (1 Co, 7, 29-31) Les choses terrestres et matérielles sont nécessaires, mais on doit pouvoir rester libre. Ce n'est pas que ces choses soient mauvaises, mais parce qu'elles ne sont pas éternelles. Tout ce qui est bon et beau reflète Dieu, mais obscurément : ces choses ne révèlent pas la béatitude qui nous attend.

Je voudrais partager mes réflexions avec vous. Dans l'Ordre, je vis sous le patronage de la Vierge Marie, Reine du Rosaire. Je l'aime et j'aime aussi la prière du Rosaire. L'année du Rosaire donne une autre actualité à ce que j'écris ici. Les mystères de lumière m'ont donné une grande joie. Ils remplissent un vide que j'ai ressenti depuis longtemps, puisque les mystères traditionnels ne rendaient compte que de l'enfance, de la souffrance et de la gloire de Jésus. Entre la naissance et la mort, il y a l'âge adulte, la vie publique de Jésus, l'institution de l'Eucharistie : tout cela n'a pas reçu assez d'accent, mais à présent notre prière reçoit un nouvel élan.

Cela fait plusieurs mois que je pense écrire quelque chose. On peut parler de cette prière selon des aspects si différents qu'il faut renoncer à être exhaustif, dès le début. Ce sujet est inépuisable. J'essaie de transmettre ce que j'ai vécu. Je tente de raconter ce qui m'a rendu Dieu plus proche. J'ai organisé mes réflexions selon certains aspects. J'insiste : ce n'est qu'une direction et il y en a bien d'autres. J'imagine que Dieu est au milieu d'un cercle ; nous partons de la circonférence du cercle vers Lui. Chaque chemin est représenté par un rayon qui va de l'extérieur vers l'intérieur. Mais si nous restons à la circonférence du cercle, nous ne pouvons que nous retrouver nous-mêmes et nous ne trouverons jamais Dieu. Ainsi, nous ne serons pas heureux non plus. On trouve soi-même ce qui aide à s'approcher de Dieu.

Je voudrais écrire sur la prière de l'homme contemporain. On pourrait systématiser cela selon les aspects suivants :

-Qui la fait ? Prière individuelle et communautaire, sous la conduite du prêtre, prière oecuménique.

-Comment ? Prière faite pendant une certaine activité et la prière que l'on consacre pour elle-même. Prière silencieuse et prière chantée.

-Avec qui ? On demande l'intercession des saints.

-Quand ? La sanctification de la journée, l'office selon la tradition des diverses communautés religieuses, compte tenu de la période de la journée et de la circonstance.

-À qui ? Au Père, au Fils ou à l'Esprit saint.

-Quoi ? Rosaire, litanie, prière individuelle, oraison (brève).

-Où ? Dans l'église, devant le Saint-Sacrement, en route, à la maison.

Pourtant, j'ai choisi une méthode différente. Je ne dis pas que les degrés de la prière, telle que je les décris, mènent seuls vers le Seigneur. Il s'agit bien d'un de ces chemins étroits mais praticables qui mènent vers Celui qui a dit de lui-même : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie. Nul ne vient au Père que par moi.* » (Jn 14, 6)

La troisième actualité est fournie par le centenaire de l'installation des Dominicains à Zuglo (Budapest) C'est le 27 août 1903 que les « Pères portant l'habit blanc » sont arrivés à Budapest. Puis, ils ont construit l'église Notre-Dame du Rosaire. C'est dans cette église que j'ai été baptisée, c'est à cette paroisse que j'appartiens, je vis près du « Domi » et donc je suis membre de fraternité laïque dominicaine.

Je dédie ce livre affectueusement non seulement aux Dominicains, mais aussi à tous ceux qui cherchent Dieu ou le chemin qui mène vers Dieu. Je remercie le Seigneur qui m'a permis d'écrire tout ce que j'avais reçu de Lui. Je souhaite à mon lecteur qu'il puisse parvenir, à travers la contemplation, à Dieu.

Budapest, août 2003

1. LE PREMIER DEGRÉ : la recherche

« Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6)

Tant que les problèmes de ce monde me tiennent jusqu'au cou et je ne regarde autour de moi qu'horizontalement, je ne trouverai jamais le but de ma vie. Si je parviens à chercher verticalement, alors j'aurai une chance de trouver Dieu.

Si j'ai assez de désir, si je suis assoiffée de vérité, si les séries de télé ne me rassasient plus, si je veux plus, je franchirai le premier pas vers Dieu. La recherche est déjà une première réponse à l'appel divin. Il reste toujours ouvert à mon égard, mais il ne me forcera jamais à m'asseoir à sa table. C'est moi qui dois frapper chez Lui, alors il ouvre la porte, il me fait entrer, il m'invite à sa table.

2. LE DEUXIÈME DEGRÉ : la demande

« Demandez, on vous donnera ; cherchez, vous trouverez ; frappez, on vous ouvrira. » (Mt 7, 7)

Si, de quelque manière que ce soit, je me rends compte que le but de ma vie est en rapport avec Dieu, je me mets à prier. Le mode le plus élémentaire et le plus ordinaire de la prière est la demande. Je demande à Dieu de venir à mon secours. C'est surtout dans les problèmes que je me tourne vers Lui. Ce qui me vient à l'esprit c'est l'idée que je ne puis résoudre cette situation toute seule. Cette étape représente un degré naturel dans le développement de la prière, mais il faut la dépasser, car si je m'arrête là, mon rapport avec Dieu restera dans un état égoïste, infantile, unilatérale. Dans ce cas, je risque de réduire Dieu à un automate : je lance une prière dedans et, en échange, je reçois un peu de secours. Et si ce secours ne vient pas, désabusée, je fais des reproches à Dieu : pourquoi ne l'a-t-il pas permis ? etc. Cela ne fonctionne pas ainsi. C'est moi qui dois découvrir sa volonté, l'accepter et tenter de coopérer avec celle-ci.

Évidemment, il m'est permis de dire mes demandes à Dieu, conformément aux paroles de Jésus : « *Je vous le déclare encore, si deux d'entre vous, sur la terre, se mettent d'accord*

pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux. Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » (Mt 18, 19-20)

Pourvu que cette demande soit en harmonie avec sa volonté, et donc que je l'accepte que ma demande soit accomplie, même si cet accomplissement n'est pas tout à fait en conformité avec ce que j'ai imaginé en faisant la demande. Bienveillant, Dieu sait mieux que moi ce dont j'ai besoin en vue du salut. Si ma demande rejoint ce but, elle sera accordée. Si je peux dépasser ce stade et que je renonce à faire des demandes pour moi-même, je serai proche de mon but.

3. LE TROISIÈME DEGRÉ : la pénitence

« Nul n'a d'amour plus grand que celui qui se dessaisit de sa vie pour ceux qu'il aime. » (Jn 15, 13)

Si je demande secours à Dieu souvent, un rapport commence à s'établir entre nous, je me rends compte de ma culpabilité. Si je réponds, c'est-à-dire si je reconnais mes fautes, mes faiblesses, je me retrouve au troisième degré de la prière.

C'est une grande différence de niveau, mais il ne faut pas avoir peur : c'est Jésus qui tient ma main. Plus, dans de nombreux domaines, je découvre mes défauts, mon égoïsme, mon aspérité, plus je ressens la distance qui me sépare de Dieu. Il ne faut pas que j'aie peur. Cette distance est une réalité, mais elle ne me sépare pas de Dieu. Cette marche accomplit un processus de cristallisation pour que je puisse comprendre qui est Dieu et qui je suis. Au temps où je n'habitais pas avec Lui, à mon insu, mais par un effet de mon égoïsme, je me nommais dieu moi-même.

La pénitence me fait connaître la miséricorde de Dieu. Il me pardonne toutes les fautes que je reconnais. Le péché m'éloigne de Dieu, mais le péché repenti le rend proche. La confession, pratiquée fréquemment, est d'un grand secours sur le chemin qui conduit vers Dieu. À mesure qu'elle purifie mon âme, je vois et j'entends de plus en plus parfaitement, je vois de mieux en mieux le chemin qui est devant moi, je reconnais plus facilement la voix du Saint-Esprit. À part ma petitesse, j'apprends à connaître la grandeur et la générosité de Dieu qui a donné son Fils pour moi. Jésus-Christ représente la passerelle entre Dieu et moi. Si je l'accepte personnellement comme Rédempteur, si j'avance jusqu'à sa croix, si je lui avoue mes fautes, je serai soulagée. En regardant la croix, je considère le monde d'une façon différente. Je sais que, de la croix, le chemin mène au tombeau vide, à la résurrection. Jésus a parcouru ce chemin à cause de moi et pour moi. Il a préféré mourir plutôt que me perdre. Il m'aime si bien qu'il a donné sa vie pour moi. Il me ressuscitera pour la vie éternelle.

Purifiée par la pénitence, je ressuscite spirituellement.

Il est important que je puisse séparer le pécheur du péché et en moi et en d'autres. Il faut condamner le péché, mais il faut être miséricordieux à l'égard du pécheur. Plus le pécheur m'est proche plus il m'est difficile de lui pardonner. C'est à moi-même que je pardonne le plus difficilement.

Mais si je ne pouvais le faire, je me considérerais comme plus important que Dieu lui-même, car Il lui a déjà pardonné. Et moi alors ? Si je tente de m'accepter, quelquefois au prix de rudes combats, je trouverai ma paix spirituelle en Dieu.

4. LE QUATRIÈME DEGRÉ : l'action de grâce

« Grâce soit rendue à Dieu pour son don ineffable ! » (2 Co 9,15)

Si mon âme est en paix, je peux gravir le degré de l'action de grâce. La gratitude se nourrit d'une paix et d'une joie intérieure, de la surabondance du cœur. *« La paix, la joie, la*

gratitude chantent dans mon cœur, je loue Jésus. » Ce chant dit tout de la joie bienheureuse d'un cœur rempli de gratitude.

Je commence par rendre grâce pour les joies, pour les bonnes choses que j'ai reçues. À ce stade, les difficultés que je rencontre m'inquiètent encore. Si j'écoute Jésus qui me dit : « *Que votre cœur ne se trouble pas !* » (Jn 14, 1), je suis capable de revaloriser ma vie et de rendre grâce à Dieu même pour les épreuves.

C'est que chaque épreuve est destinée à quelque chose : je dois la surmonter pour que je puisse être fortifiée spirituellement. Je suis portée par la main de Dieu. Rien ne peut m'arriver. Saint Paul écrit : « *Car pour moi vivre c'est le Christ, mourir est un gain.* » (Phi 1, 21) Plus Dieu me donne de tâches plus il me montre son amour. Je dois rendre grâce pour toute ma vie.

5. LE CINQUIÈME DEGRÉ : la louange

Gloire au Père au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

Rempli de gratitude, notre cœur gravit le degré de la louange. La louange n'a pas pour objet un don reçu de Dieu, mais Dieu lui-même. C'est dire que je ressens une inspiration intérieure à louer Dieu parce qu'il est Dieu et rien d'autre ne compte. C'est ce que j'appelle louange : louer Dieu pour lui-même.

Car il est si puissant. Il est tout en tout : je n'existe que par Lui. Je n'ai qu'un seul devoir dans la vie : louer Dieu. C'est le sens de ma vie. Je ne pense pas seulement à la prière mais aussi au fait que mes actions doivent être imprégnées de cette façon de penser. Je dois m'efforcer de rendre chacune de mes actions louange de Dieu.

Tout cela, évidemment, ne se passe pas automatiquement. Il faut que je m'y habitue systématiquement. Il ne faut pas que je m'arrête brusquement sur le chemin, même si je tombe. Je prends la main de Jésus, je me lève et je continue le chemin dans sa compagnie.

Chaque jour je dois recommencer et essayer de louer Dieu de tout mon cœur. Si la tristesse s'empare de moi, il est nécessaire de revenir à la pénitence et à l'action de grâce afin que je puisse louer le Seigneur. Les paroles de la louange sont inépuisables, soit que je prie d'une façon formelle soit que je le fasse d'une façon informelle. Cette abondance de louanges est un si grand plaisir qu'elle rend Dieu heureux et qu'elle élève mon âme.

6. LE SIXIÈME DEGRÉ : la lecture

« Jésus se rendit à Nazareth, où il avait été élevé. Le jour de sabbat, il entra dans la synagogue selon son habitude. Il se leva pour lire les Écritures. » (Lc, 4, 16)

Plus j'élève mon âme vers Dieu, plus je suis assoiffée de le connaître. L'Écriture Sainte, en particulier le Nouveau Testament, peut m'apprendre beaucoup.

Il est fort utile de lire les lectures de la messe en semaine. En faisant régulièrement la prière de l'office, on peut avoir beaucoup de réponses à ses questions. Ces lectures, prises de l'Écriture Sainte, sont des sources inépuisables. Chaque fois que je les lis, elles prennent de nouvelles dimensions. Chaque fois il vaut la peine de lire vraiment le texte : ne nous contentons pas seulement de le parcourir ! Il nous arrive souvent de hâter la lecture, surtout si le texte est connu. Pourtant, il ne faut pas se presser : arrêtons-nous à la fin d'un paragraphe ou d'un psaume !

Si nous avons la possibilité de lire la même chose en plusieurs langues, nous découvrirons une richesse admirable. Chaque langue s'exprime différemment. Non seulement les paroles sont différentes mais aussi la manière selon laquelle les paroles et les phrases sont liées. Sans doute ce n'est que l'ensemble des langues qui exprime entièrement une notion ou un mystère.

Même dans sa langue maternelle il est bon de lire plusieurs éditions. En comparant les diverses expressions on peut connaître Dieu davantage. Par exemple on prend l'une des lectures de la messe du dimanche. On la lit dans sa langue maternelle en deux éditions différentes et puis dans une autre langue. On verra que le texte est beaucoup plus riche que l'on n'a pensé au début. Notre âme est élevée par cette richesse et nous comprendrons tout cela mieux.

7. LE SEPTIÈME DEGRÉ : la méditation

« Lui-même répandra des paroles de sagesse, dans sa prière il rendra grâce au Seigneur. Il acquerra la droiture du jugement et de la connaissance, il méditera ses mystères cachés. »
(L'Écclésiastique, 39, 6-7)

Le degré qui suit la lecture est la méditation, l'accueil, la rumination, en profondeur, du texte lu ou entendu. La méditation, de même que la lecture, possède toujours un objet concret. Il ne suffit pas de lire, par exemple, un psaume : il faut le ruminer, il faut y réfléchir. Je prends en considération les diverses explications que l'on a données à ce texte pour mieux le comprendre. Je les porte dans la tête. Je demande la grâce de Dieu ; il m'aidera à comprendre. De nouvelles idées me viennent à l'esprit. Je comprends mieux les secrets de Dieu. En y mettant assez de temps, je peux y arriver. La régularité est importante. (Pour nous, Dominicains, cette façon de prier est particulièrement nécessaire, puisque l'étude occupe une place centrale dans notre vie religieuse.) Adulte, je ne puis rester au niveau d'un écolier en ce qui concerne les vérités de foi : je dois approfondir mes connaissances sans cesse. Il est pratique de trouver une heure fixe dans mon emploi du temps. Même en y consacrant peu de temps, je ferai des progrès, grâce à la régularité. La volonté joue un rôle prépondérant dans la persévérance. On peut mettre par écrit ses questions et ensuite demander l'aide du confesseur ou de la communauté. Il est utile d'écrire aussi les bonnes idées que l'on pourra partager avec autrui. Une seule lecture est capable de me donner un nouvel élan dans la compréhension d'une vérité de foi. La méditation est donc le degré de la raison, de l'esprit sur le chemin qui conduit à Dieu. Il faut se concentrer sur le thème. Il en vaut la peine !

De la glace à Dieu

N'importe quel événement est susceptible de déclencher la méditation : ce qui m'arrive, ce que je vois et j'entends dans la rue. On peut méditer même sur la glace.

J'ai acheté deux boules de glace à la vanille. Elle est délicieuse, fraîche et crémeuse à souhait. Je me promène et mes pensées vont loin. Même la glace peut m'approcher de Dieu. Je médite. Dans la canicule, la glace me rafraîchit : les gens qui ont goûté au vin des noces de Cana ont pu éprouver une pareille sensation. En pensant à ce qui ont préparé la glace, j'éprouve joie et gratitude. Dieu merci, je peux manger de si bonnes choses !

Seigneur, bénis ceux qui l'ont préparée et ceux qui l'ont vendue au magasin ! Bénis ceux qui se sont occupés de la bête dont on a utilisé le lait pour la préparation de cette glace ! Bénis ceux qui ont cultivé et produit la betterave pour qu'il y ait du sucre et que ce sucre édulcore le plat ! Bénis ceux qui ont semé, moissonné, moulu le froment et aussi celui qui l'a fait cuire pour qu'il devienne une oublie !

Je rends grâce, Seigneur, pour le travail, la vie, la famille, l'entourage de chacun d'entre eux. Donne-leur foi, espérance et charité.

Fais qu'ils entendent Ton appel, qu'ils puissent y répondre et accorde-leur le salut. Fais que pas un d'entre eux ne se perde.

8. LE HUITIÈME DEGRÉ : le rosaire

« Marie retenait tous ces événements en en cherchant le sens » (Lc 2, 19)

Je dois devenir un enfant, un enfant qui a le cœur ouvert, qui écoute, qui prie. Je dois sortir de l'univers diabolique du consumérisme ! Le temps m'a été accordé pour que je me convertisse. Il ne faut pas que je le perde en faisant n'importe quoi ! Pourtant, je pense toujours à ma subsistance, à mes soucis matériels. Je n'ose pas me confier au Père des cieux qui pourvoit à tout. Je n'ose pas me confier à Lui dans les petites choses de la vie. Les grands événements que j'attends ne se produisent pas. Car la vie est comme une chaîne composée de petits maillons, comme le rosaire.

Le rosaire est le chemin qui mène vers la contemplation. Cette prière ne produit ses fruits que lorsque je cesse de la faire machinalement. À mon avis, il convient de prier le rosaire de la manière suivante.

Avant chaque dizaine je prononce le mystère et j'évoque en moi-même le texte scripturaire, éventuellement je le lis, ensuite je me recueille un peu pour méditer le mystère en silence.

La dizaine commence par le *Notre Père* que Jésus nous a enseigné. Il prie avec moi. C'est pourquoi je m'efforce de ne pas le dire machinalement mais d'une façon vivante et en pensant à ce que je dis. Je ne me presse pas. Ce qui compte n'est pas le nombre des dizaines mais la façon dont on les dit.

En Hongrie, on prononce le mystère dans le *Je vous salue, Marie*, après le nom de Jésus. Cela permet d'attirer notre attention sur telle ou telle circonstance de la vie de Jésus et de Marie.

En disant *Gloire au Père...*, j'ai la possibilité de louer la Sainte Trinité dans une formule brève et ressaisie. Enfin je dis la prière de Fatima (pour les âmes du purgatoire).

En faisant ses prières orales, je concentre mes pensées sur le mystère. De la sorte, je fais une prière à la fois orale et mentale. Il me faut parvenir à la contemplation de Dieu par l'aide maternelle de la Vierge Marie, de sorte que je contemple Dieu de la même façon qu'elle le contemple dans l'évangile de saint Luc.

Les mystères de lumière

1. Jésus est baptisé dans le Jourdain (Mt 3, 13-17)

«Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir.»

Jésus s'est chargé de nos péchés, « il s'est fait péché pour nous ». Il s'est baptisé à notre place. J'essaye de m'impliquer dans cette histoire. Je m'assieds au bord du Jourdain et je fais examen de conscience. J'observe ce que font les autres repentis, la façon dont ils se mettent dans l'eau. Je regarde Jésus et je le suis. Je revis son baptême. Il s'est plongé dans l'eau et lorsqu'il en est sorti, le ciel s'est ouvert.

Il était humble à ce point que le Père, ému, a révélé son amour à l'égard de son Fils devant les hommes. Nous vivons du mystère d'amour qui lie la Sainte Trinité. En demandant le baptême à Jean comme un pécheur, malgré son innocence, le Seigneur Jésus a donné un exemple de charité. Par compassion à l'égard des hommes, il a subi la douleur du péché : c'est ce qui l'a poussé à se ranger parmi les repentis, en signe de réconciliation.

En souffrant, il a appris l'obéissance : le Saint-Esprit est descendu sur lui. Rempli du même Esprit, il est devenu capable de remplir sa mission.

Tout cela s'est passé au début de sa vie publique. Dieu a été touché par l'humilité de son Fils. Il est tout entier Dieu et il est tout entier homme, Jésus-Christ.

2. Le second mystère : Jésus aux noces de Cana (Jn 2,1-12)

Jésus était un homme en chair et en os. Il est allé festoyer avec ses amis. Mais il était Dieu aussi : c'est ce que montre le miracle de l'eau changée en vin. C'était le premier signe (miracle) de Jésus : il a voulu répandre la joie. Je suis présente aux noces de Cana. Je peux être le serviteur appelé par Jésus ou n'importe quel participant de cette histoire. J'assiste à l'événement, j'imagine comment tout cela a pu arriver. J'observe Marie. Je me réjouis avec les invités et je goûte au vin.

Quel amour était le sien, puisqu'il a estimé si important de venir au secours de l'hôte qui n'avait plus de vin ! Ainsi l'hôte a-t-il pu éviter une situation gênante devant ses invités. Ce qui est plus frappant encore : Jésus ne déçoit jamais ceux qui se fient à Lui. Il n'est pas venu pour attirer l'attention sur lui-même en faisant des choses extraordinaires. Tant s'en faut. Lorsque les autres ont cru qu'ils pouvaient leur aider, il les a secourus. Sa mère a intercédé pour les nouveaux mariés qui manquaient de ressources. Le terroir du miracle est la confiance, la foi.

Jésus nous aide aussi à présent, si nous sommes assez courageux de lui demander secours dans les situations qui semblent insolubles. Souvent son aide ne répond pas exactement à notre attente, mais nous pouvons avoir confiance en Lui.

Le troisième mystère : Jésus annonce le Royaume de Dieu (Mc 1, 15)

« Convertissez-vous et croyez à l'évangile », dit Jésus en Galilée, avant d'appeler les disciples. Cela s'est passé peu après son baptême et sa tentation.

Quel courage ! Au IIIème millénaire on ne le voit pas ainsi. Nous sommes habitués aux récits de l'évangile. Ne nous contentons pas d'une lecture superficielle. C'est pourquoi nous reculons dans le temps et nous sommes là, tout près de Jésus. Quel courage il lui fallait pour qu'il puisse assumer sa mission et se présenter devant les hommes, en leur disant : c'est avec Lui que le Royaume des cieux est arrivé chez eux. Nous nous mettons parmi ceux qui suivent Jésus. Je l'écoute. Je lis comment il a parlé aux hommes, ce qu'il leur a dit du Royaume de Dieu. Je fais attention à ses paroles, je lui pose des questions et j'écoute sa réponse. Je décide de me convertir et de devenir son disciple. La pénitence me procure une nouvelle possibilité de recueillir les fruits de la Rédemption. Le Christ nous a apporté la lumière sur la terre et il nous en fait don. Cette lumière est hors de prix, on ne peut l'acheter, on ne peut le payer. Seul un cœur purifié par la pénitence est capable d'accueillir humblement le Royaume de Dieu. C'est un vrai don.

Le quatrième mystère : Jésus au mont Thabor (Mt 17, 1-2)

On lit dans la prière du prophète Habacuc : « Dieu vient de Témân et le Saint du mont de Parân. Sa majesté voile les cieux, la terre est pleine de sa gloire. Son éclat est pareil au jour, des rayons jaillissent de ses mains, c'est là que se cache sa force. » (3, 3-4)

La sœur Faustina décrit Jésus le Miséricordieux de la même façon, au XXème siècle.

Dieu est le même dans sa gloire, à l'Ancien Testament, au Nouveau Testament et au XXe siècle. Ces descriptions tentent de s'approcher de la gloire vraie et parfaite que l'on peut à peine exprimer par des paroles humaines. Cette gloire ne se rapporte qu'à Dieu seul : nous y serons confrontés après notre mort. Voici notre bonheur : un jour nous le verrons face à face. Lors de la fête de la Transfiguration nous commémorons le fait qu'au mont Thabor Jésus a révélé sa gloire à ses disciples. C'est le 6 août que l'Église fête cela. Notre Père Saint Dominique est mort le même jour.

Je monte au mont Thabor avec Jésus, Pierre et Jean. Je prie saint Dominique de m'y accompagner. Je m'assieds, je reste dans le silence, je pense comment Jésus a pu être perçu.

Au début, les disciples étaient troublés. Peut-être suis-je en train d'éprouver une pareille consternation, une pareille épouvante, car, humainement, il m'est impossible d'imaginer la gloire de Dieu, n'étant pas préparée à le rencontrer. Bientôt ils vont comprendre que c'est la réalité, que Jésus est réellement si glorieux : seulement jusqu'à présent ils ignoraient cela. Il a été la même personne jusqu'au bout, mais il s'est vidé lui-même pour être l'un d'entre eux. C'est par la foi et non pas par le contact physique qu'il veut nous convaincre. Seulement ces quelques disciples peuvent le voir glorifié et peuvent entendre le Père dire les mêmes paroles qu'il avait prononcées près du Jourdain : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, celui qu'il m'a plu de choisir.* » Cette fois il ajoute encore : « *Écoutez-le !* » (Mt 17, 5)

Le trouble est suivi par la peur. Ils se prosternent. Je suis près d'eux. Nous nous taisons. Nous rendons grâce pour cette expérience. Jésus se trouve déjà seul. Tout à l'heure il s'entretenait avec Moïse et Élie. Notre ami s'adresse à nous, en nous tranquillisant : « *N'ayez pas peur.* » (Mt 17, 7) C'est après sa transfiguration que Jésus parle pour la première fois de sa résurrection. Il leur défend de parler à quiconque de cette vision jusqu'à la résurrection, car il ne veut pas devenir populaire. C'est dans son amour surabondant qu'il a révélé devant ses amis la gloire du corps ressuscité.

Avant sa mort il a pu montrer l'aspect du corps ressuscité, car le temps n'est pas une limite pour le Fils de Dieu. Il domine le temps. Il est éternel. Sa transfiguration va bien au-delà de la vie terrestre. Dans l'éternité, il n'y a plus ni passé ni présent ni futur, il n'y a que Dieu et tout c'est par Lui que nous existons. Il possède entièrement l'histoire, voire tout ce qui se trouve au-delà d'elle. L'histoire se déroule dans le temps. Nous avons besoin du temps pour concevoir les événements. Il voit tout en tout : il n'a pas besoin du temps. C'est sa plénitude. La plénitude est une dimension qui nous échappe. Les comparaisons seules peuvent nous aider à nous approcher de Lui.

Lorsque je dis que Dieu sait ce que je ferai dans cinq minutes, cela ne signifie pas qu'il l'aurait décidé d'avance à ma place. Tant s'en faut. Il m'a donné le libre arbitre et je peux prendre des décisions librement. Mais comme il voit la plénitude, il sait ce qui adviendra.

Encore une comparaison. La fourmi marche au sol, au mur, au plafond. Il n'y a pas de différence pour elle. Probablement elle ne perçoit pas les trois dimensions. Elle ne « pense » que dans un seul plan. Pour elle, le « haut » et le « bas » ne signifie rien. Pour la fourmi il n'y a que « en avant », « en arrière », « à droite », « à gauche ». Cela ne prouve pas, pour autant, que le monde n'a qu'un seul plan. Je vois la fourmi bouger dans les trois dimensions, sans qu'elle le sache.

Dieu voit le temps dans sa plénitude.

Nous percevons, nous vivons, nous pensons en trois dimensions et dans le temps. Nous connaissons avec précision ce qui est « haut » et ce qui est « bas », alors que la terre tourne et que ces directions restent donc relatives. Et le temps ? Il n'existe que dans la vie terrestre, lui aussi.

Les anges ont reçu le libre arbitre, mais non pas le temps. Ils n'ont pu choisir qu'une fois : pour Dieu ou contre Dieu, puisque dans leur vie, le temps n'existe pas. Ainsi, leur choix est irrévocable et éternel.

Sachons apprécier le temps, car il travaille pour nous. Nous pouvons renouveler nos choix en faveur de Dieu.

Jésus demande aux témoins de sa transfiguration de ne pas parler de cette vision jusqu'à sa résurrection, car il sait que ce temps fort, ce souvenir ineffaçable restera en eux. La vision est une anticipation de la vie éternelle : c'est pourquoi elle est au-dessus du temps. Chaque vision est inoubliable, elle laisse un souvenir plus vif que toute autre expérience humaine. Ni les disciples ni les saints n'ont oublié leur vision, car elle est restée vivante dans leur cœur jusqu'à la fin, elle a changé leur vie, de la même façon que la visite de l'ange a changé la vie de Marie.

Je me réjouis avec eux. La Transfiguration me confirmera dans ma foi, de même qu'elle les a confirmés eux aussi.

Le cinquième mystère :

Jésus se donne à nous dans le mystère de l'Eucharistie

Ce mystère est étroitement lié à la liturgie de la semaine sainte, en particulier au jeudi saint (c'est la fête de l'institution de l'Eucharistie) et aussi au premier mystère glorieux : « *Jésus ressuscite d'entre les morts* ». Baptisés, nous avons été admis à l'Église. Jésus est notre roi qui nous a libérés de la mort éternelle. Il est notre frère d'adoption ; sous la croix, il nous a confiés à sa mère.

Il nous fait asseoir à sa table ; dans l'Eucharistie, il nous nourrit de son corps et de son sang. Où est notre joie ? Pourquoi ne sommes-nous pas capables d'être heureux ? Au lieu d'apprécier notre dignité d'enfant de Dieu et les possibilités qu'elle nous donne, nous participons à la messe, indifférents, inattentifs. Le temps qui nous a été donné s'écoule. Il faut se réveiller. Il faut se mettre en marche. Nous devons jeter loin de notre cœur tout ce qui n'est pas digne de Lui, pour être capables de recevoir le don de Dieu. Alors, remplis de Lui, nous rayonnerons la charité.

Le jeudi saint anticipe Pâques. N'y eût-il pas la Cène, le Seigneur ne se fût pas donné à nous sur la croix. S'il avait éprouvé de la honte à cause de nous, pécheurs, il ne nous aurait pas pris en charge. Mais il nous a aimés jusqu'au bout : lors de la Cène, il nous a dotés d'avance d'une ressource dont nous pouvons puiser des forces sans cesse. Au milieu de la douleur et de la tristesse de la semaine sainte, avant l'arrestation de Jésus, la lumière de la Cène nous illumine. Ce n'est qu'à la lumière de cet événement que nous pouvons comprendre la résurrection et donc l'Eucharistie. C'est la fragilité du Dieu aimant qui se révèle dans la fraction du pain. Dieu se livre-t-il à travers une bouchée de nourriture humaine ? Se confie-t-il entièrement à nous ? Précisément.

Pendu à la croix, mort et ressuscité, le même corps nous est donné sous l'espèce du pain. Ressuscité, il est vivant, il est présent réellement parmi nous. Est-ce avec Lui que nous vivons ? Profitons-nous de sa présence ? Il est là, pour nous et avec nous. Plein de douceur, il formule cette invitation avec détermination : « *Mets ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté. Cesse de douter et crois !* » (Jn 20, 27) En mourant, il ne nous a pas abandonnés, mais il est réellement présent, à portée de main, accessible au croyant dans chaque point de notre globe, dans l'Eucharistie. « *En ce monde, vous êtes dans la détresse, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde !* » dit Jésus (Jn 16, 33). Sur le chemin qui nous mène vers Lui, il nous nourrit de son corps, il nous donne l'espérance : « *Je suis le pain de la vie. Au désert, vos pères ont mangé la manne, et ils sont morts. Tel est le pain qui descend du ciel, que celui qui en mangera ne mourra pas. Je suis le pain vivant qui descend du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, donné pour que le monde ait la vie.* » (Jn 6, 48-51)

9. Le neuvième degré : la contemplation

« *Contemplari et contemplata aliis tradere* »

« *Contempler et transmettre ce qu'on a contemplé aux autres* »

La devise de l'ordre dominicain de saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Église

De la méditation je peux passer à la contemplation. Souvent ou bien on confond ces deux façons de prier qui sont fondamentalement distinctes ou bien on ne les sépare pas assez.

La contemplation est le don de Dieu, mais on ne l'attend pas les bras croisés, on doit s'y préparer afin de pouvoir contempler. C'est par la contemplation que l'âme parvient à s'unir à

Dieu. Tout baptisé est capable de s'approprier la contemplation. Cette façon de prier est la plus difficile à décrire. On ne peut la concevoir que si l'on en fait expérience. Voici un exemple concret.

Mon point de départ est la méditation. La lecture biblique du jour se trouve devant moi. Après avoir bien lu et médité sur le texte, je ferme le livre et je reste en silence. Mais il ne suffit pas de ne pas parler. Je ne pense pas à un silence purement extérieur. Il convient de parvenir au silence extérieur, mais il n'est pas indispensable.

La source de la contemplation est le silence intérieur, l'écoute. La contemplation diffère de toute autre façon de prier en ce que je me tais au plus profond de mon être. Mes pensées s'éteignent. Je n'évoque plus les détails du texte, je ne veux plus me souvenir de mes idées. Je vide ma tête et je tente de me concentrer sur une seule chose : être présente devant Dieu. Je fixe mon regard intérieur sur Lui. Je me laisse entraîner par une partie du texte qui m'a frappée mais sans que j'essaie d'y réfléchir. C'est ainsi que je regarde Dieu. Une parole, une expression suffit. Par exemple : « Jésus », « Jésus m'aime » ou « Dieu est amour ». Ensuite faisant abstraction de cette parole, de cette image concrète, je ne fais que regarder Jésus et je m'aperçois qu'il me regarde. Je ne m'adresse pas à Lui, mais je me contente de m'ouvrir à ce qu'il me dit. Il est si doux qu'il ne s'approche jamais bruyamment vers moi. Je ne puis distinguer sa voix que si j'ouvre l'âme et que je lui y fais place dans un silence intérieur. Sa voix est claire, ferme, douce. Tant que je suis remplie de pensées tumultueuses, je n'entends pas Jésus.

Mais aussitôt que j'aurai écouté et que j'aurai ressenti sa présence, je la désirerai de plus en plus. Cette rencontre intérieure me vivifie et me rend heureuse. Cette une expérience mystique de Dieu qui ne requiert pas de capacités particulières. Chacun peut parvenir à cette rencontre. Dieu est tout simplement toujours présent, c'est nous qui nous ne sommes pas présents pour Lui. La rencontre ne se réalise que si je m'y ouvre, en laissant de côté toute autre chose. Je dois rester en silence au plus profond de moi-même pour ne pas étouffer la voix de Jésus.

Même la position du corps peut refléter ma préparation à la rencontre, mais pas toujours. Je peux me tenir debout, je peux m'agenouiller par terre, mais si cela n'est pas réalisable, par exemple en raison d'une maladie, je peux m'asseoir ou je peux rester couchée dans le lit. La position du corps m'aide à ce que rien ne perturbe ma prière. Dans la contemplation, je parviens à me présenter devant Dieu, mon corps devient silencieux, se calme, et, pour ainsi dire, tout ce qui m'entoure cesse de compter. Tranquille, cherchant Jésus de la façon décrite, je ne sens plus la gêne causée par le fait d'être à genoux et je n'ai plus besoin de changer de position sur la chaise. Immobile, je ne fais pas le moindre effort parce que la présence divine étouffe en moi tout contact avec le monde extérieur. Au cas où j'aurais besoin encore de me concentrer, de me forcer, de réfléchir, je ne suis pas encore parvenue au degré de la contemplation. En me donnant complètement à Dieu, je reçois le don divin.

Le premier fruit de la contemplation est la paix et la joie : elles jaillissent intérieurement de cette rencontre. Il est souvent difficile de l'exprimer. Un rapport, une idée, une tâche me viennent à l'esprit : je sais que je ne l'ai pas inventé. Tout cela est toujours positif et reste relatif à Dieu.

Dans la méditation c'est moi qui essaie de faire naître de nouvelles idées en moi (mais elle n'est pas seulement le travail de la raison, car le cœur y est présent aussi), tandis que dans la contemplation, je fais place pour que je puisse accueillir quelque chose.

La méditation et la contemplation sont liées, mais elles sont vraiment distinctes. Issue de la méditation, la connaissance aimante de Dieu s'accomplit dans la contemplation.

10. Le dixième degré : l'Eucharistie, sommet de la prière

En franchissant les degrés décrits précédemment, je parviens au sommet : c'est dans l'Eucharistie que je rencontre le plus intimement le Seigneur Jésus. Présent dans l'Eucharistie, Jésus est m'attend, c'est pour moi qu'il est présent. Il fait tout pour me sauver, pourvu que je finisse par m'approcher de lui. M'appelant, il est toujours prêt à se donner, à se livrer pour moi, homme misérable et pécheur. Par surcroît, il me considère comme son ami, il respecte le moment où je décide de m'approcher de lui. Il ne veut pas être à ma charge. Je le choisis librement, lui qui a donné sa vie pour ses amis.

Je dois me rendre compte qu'il est spirituellement et corporellement présent et qu'il est vivant dans ce petit pain blanc et dans ce verre de vin.

Il ne convient pas que je communie par routine, par habitude. Chaque fois, je dois me souvenir qu'il est pour moi l'ami le plus dévoué et le plus désintéressé, c'est-à-dire le Dieu vivant lui-même. Il serait bon que je puisse communier chaque jour.

Quelques passages de l'encyclique «Ecclesia de Eucharistia » du pape Jean-Paul II, parue le jeudi saint, 17 avril 2003, dans l'année du Rosaire

« Couronné par la résurrection, le sacrifice du Christ est rendu présent dans l'Eucharistie d'une façon toute particulière ». (15)

« Lorsque nous communions à son corps et à son sang, le Christ nous confère aussi son Esprit. Saint Ephrem écrit : Désignant le pain comme son corps vivant, il l'a rempli de lui-même et de son Esprit. Celui qui le mange avec foi, il prend le feu et le Saint-Esprit... Prenez et mangez-en tous et mangez avec lui le Saint-Esprit ». (17)

« L'intégration au Christ, mise en œuvre par le baptême, ne cesse de se renouveler et de se fortifier par la participation au sacrifice eucharistique, surtout si cette participation à la communion est pleine. Nous pouvons dire que dans la communion non seulement nous prenons le Christ mais aussi le Christ prend chacun d'entre nous. Il se lie d'amitié avec nous. *«Vous êtes mes amis.* » (Jn 15, 14)) En plus, c'est à lui que nous devons la vie. *« Celui qui mange mon corps vivra par moi »* (Jn 6, 57). La communion réalise ce mystère : le Christ est son disciple vivant l'un dans l'autre. *« Demeurez en moi et je demeure en vous »*. (Jn 15,4) Lorsque le peuple de la Nouvelle Alliance s'unit au Christ, il ne s'enferme absolument pas en lui-même, mais il devient sacrement pour toute l'humanité, le signe et le moyen du salut accompli par le Christ, à savoir la lumière du monde et le sel de la terre, pour le salut du monde (cf. Mt 5, 13-16). La mission de l'Église prolonge celle du Christ : *« De même que Père m'envoyé moi aussi je vous envoie »* (Jn 20, 21). C'est de la représentation eucharistique du sacrifice de la croix et de sa communion au corps et au sang du Christ que l'Église puise la force spirituelle nécessaire en vue de l'accomplissement de sa mission. C'est ainsi que l'Eucharistie devient la source et le sommet de toute l'évangélisation, car celle-ci a pour objet la communion de tous les hommes avec le Christ et par Lui, avec le Père et le Saint-Esprit » (22).

« L'Eucharistie est donc le sommet de tous les sacrements, puisque, grâce à l'action du Saint-Esprit, identifiée au Fils unique, elle réalise parfaitement la communion avec le Père. » (34)

« Pouvons-nous imaginer ce que sentait Marie lorsqu'elle a entendu les paroles de la Cène de la bouche de Pierre, de Jean, de Jacques et des autres apôtres : *Ceci est mon corps, livré pour tous* (Lc 22, 19) ? Sacrifié sur la croix, rendu présent sous les espèces eucharistiques, ce corps est identique à celui qu'elle a conçu dans son sein ! Pour Marie, communier voulait dire accueillir à nouveau le cœur qui autrefois battait au rythme du sien ; ainsi revivait-elle aussi ce qu'elle avait éprouvé sous la croix. » (56)

Chaque effort visant la sainteté, chaque tentative qui a pour objet l'accomplissement de la mission de l'Église, chaque plan pastoral, afin d'être réalisé, doit puiser la force nécessaire du mystère eucharistique et doit être dirigé vers celui-ci comme vers son sommet. » (60)

Les gestes nous aident à approfondir notre prière. Les neuf manières de prier de saint Dominique reflètent essentiellement l'harmonie du corps et de l'âme. Être debout ou être genoux n'est pas la même chose. C'est ainsi non seulement dans la prière privée mais aussi dans l'Eucharistie. Il est clair que pendant les prières d'intercession on n'est pas assis les pieds croisés. Je m'efforce de prier avec le prêtre du fond de mon cœur. En Europe occidentale (et ailleurs), les fidèles sont debout pendant la majeure partie de la messe : en Hongrie ce n'est pas toujours le cas. Par contre, en Occident on ne s'agenouille plus pendant la consécration alors que ce serait important ; en Hongrie, ce geste continue à se pratiquer.

La transsubstantiation du pain et du vin est le plus grand miracle du monde. Il n'y a pas d'autre miracle à attendre. Celui-là nous suffit. Le Seigneur Jésus a transmis ce pouvoir aux prêtres et nous pouvons à notre tour être présents au renouvellement de ce sacrifice même chaque jour. Essayons d'y être de corps et d'esprit. L'agenouillement nous apprend l'humilité. Cette position nous fait penser à notre petitesse et à la grandeur de Dieu : elle nous donne un bon point de vue.

De nos jours, l'aspect extérieur des choses prend de l'importance. Par exemple, il est important de choisir la couleur de la couverture de son téléphone portable, mais on en oublie l'essentiel. En entrant dans l'église on omet d'éteindre son portable.

Il est important de participer vraiment à l'Eucharistie. Qu'on s'y dispose d'avance ! Une participation à la messe se prépare ; on n'y va pas par habitude, mais on se rend à la Cène où Jésus nous invite. On y est comme s'il s'agissait d'une rencontre unique qui ne se renouvellera pas. Chaque communion est une rencontre personnelle avec Dieu. Chaque moment de la messe dispose le fidèle à la communion. Les moments les plus importants nous demandent des gestes particuliers : nous nous mettons debout, nous nous mettons à genoux, selon que la liturgie le requiert, car notre corps aussi doit y participer activement.

11. Le fruit de la prière : la prédication ***« Seigneur, que vont devenir les pécheurs ? »***

La notion de prédication

C'est généralement à tort que l'on appelle prédication le moment où les prêtres, après la lecture de l'évangile, expliquent les textes liturgiques, donnent un enseignement aux fidèles, alors que le mot juste est homélie ou sermon. (On trouve un mot spécial dans les diverses langues.)

Selon le Code du droit canonique :

Canon 767, § 1 : « Parmi les diverses formes de la prédication, l'homélie tient une place importante, car elle fait partie de la liturgie : elle est réservée au prêtre et au diacre. Au cours de l'année liturgique, dans l'homélie, à partir des textes sacrés, il faut expliquer les mystères de notre foi ainsi que les règles de la vie chrétienne. »

(767) « Selon le § 1, l'homélie ne peut être confiée au fidèle laïque. Le droit appelle homélie, conformément au présent canon, la prédication dite à sa place dans l'Eucharistie, et non pas à la fin de la messe... La personne à qui la liturgie de la parole, célébrée le dimanche en l'absence d'un prêtre, est confiée peut prêcher, même s'il n'est pas prêtre. Mais ce n'est pas une homélie au sens propre du terme, puisque cela se passe en dehors la messe. »

Can 766 : « Compte tenu des prescriptions des Conférences épiscopales, en respectant le § 1 du canon 766, on peut permettre à des laïques de prêcher dans une église ou dans une chapelle, si certaines circonstances rendent cela nécessaire ou si, dans certains cas, cela paraît utile. »

(766) « On peut charger la prédication à des laïques de façon à leur confier une responsabilité qui comporte de telles tâches (C. 517, § 1) ou bien on peut le faire par délégation spéciale. Dans ce cas, le fidèle laïque ne parle pas en son propre nom, mais il participe à l'activité de l'Église et donc il veillera particulièrement à garder la communion avec l'évêque, en ce qui concerne la prédication. En aucun cas les laïques ne peuvent dire des homélies, mais on peut leur confier d'autres types de prédication.

Du Complément du Code du droit canonique

(766) « Question : L'évêque diocésain peut-il donner une dispense du § 1 du canon 767 qui réserve l'homélie au prêtre et au diacre ? Réponse : non. Approbation pontificale : le 20 mai 1986. »

Du « Droit canonique » de Péter Erdö. Du chapitre « Les genres de la prédication »

« L'homélie est réservée aux prêtres et aux diacres. Mais la prédication a aussi d'autres genres : la retraite, la mission populaire (dans les paroisses) que les curés sont tenus d'organiser de temps en temps, ainsi que les prédications prononcées lors de la liturgie de la parole qui a lieu le dimanche en l'absence d'un prêtre. Chargé de présider un tel office, le laïque peut prêcher. En Hongrie, selon les prescriptions de la Conférence épiscopale, les laïcs qui sont chargés par l'évêque de présider une telle liturgie, en l'absence d'un prêtre, n'ont pas besoin, semble-t-il, d'une permission spéciale pour prononcer une prédication dans le cadre de cette liturgie. »

Ainsi donc, la prédication, chez les fidèles laïques, jaillit de leur sacerdoce commun. Ici, la prédication signifie l'annonce de la foi : un homme parle de sa foi et il en rend témoignage par ses actes. Chez les fidèles laïques, il ne faut pas penser à des choses abstraites, à des discours éloquentes. Ils ne remplacent pas les ministres ordonnés.

Selon le Catéchisme de l'Église catholique :

«Lors des actes liturgiques, tous, ceux qui sont ministres et ceux qui sont fidèles, ne peuvent faire que ce qui les concerne proprement selon la nature des choses et les règles de la liturgie » (p. 244)

On peut prêcher, c'est-à-dire parler d'une question de foi, à d'autres types de réunions ecclésiales en dehors de la liturgie, dans les communautés, et même au cours d'entretiens privés. Nous savons qu'à la suite de la prédication de saint Dominique, beaucoup sont revenus à l'Église catholique. Ce n'est pas à la messe qu'il a annoncé la foi, puisque ceux à qui il voulait s'adresser n'y étaient pas. Il tenait ses apologies de la foi sur les places publiques, dans les lieux quotidiennement fréquentés par les gens.

On lit dans son procès de canonisation : «Guillaume Peyronnet, l'abbé du monastère Saint-Paul, a déclaré sous serment : Le désir le plus ardent de saint Dominique était le salut des âmes ; il y travaillait autant qu'il pouvait. La prédication lui était si chère qu'il a recommandé à ses frères de n'annoncer que la Parole de Dieu et de ne parler que de Dieu, jour et nuit, dans les églises et dans les maisons, en plein air, sur la route, bref, où qu'il fussent ! » (Procès de Toulouse 18)

Du Catéchisme de l'Église catholique :

« Il s'agit de témoigner de la vérité. Devant Pilate, le Christ déclare être venu pour rendre témoignage à la vérité (cf. Jn 18, 37). Que le chrétien n'ait pas honte de rendre témoignage en faveur de Notre Seigneur ! À l'exemple de saint Paul qui a témoigné devant ses juges (cf. 2 Tim 1, 8), le chrétien doit confesser sa foi sans aucune ambiguïté dans toutes les situations qui requièrent cela. « *Qu'il garde sa conscience pure devant Dieu et les hommes* » (Ac 24, 16). Tenu de participer à la vie de l'Église, le chrétien est poussé à agir en tant que

témoin de l'évangile, conformément aux obligations qui en résultent. Ce témoignage consiste en la transmission de la foi par des paroles et par des actes. »

Les confessions de foi parlent pour eux-mêmes, même sans paroles. Chacun d'entre nous peut trouver l'occasion de produire de tels témoignages, où que nous vivions, quelles que soient les circonstances où nous nous trouvons. Je peux prêcher dans mon lieu de travail, dans la maison où je vis par la manière dont je vis, sans faire de choses extraordinaires. Si mon travail rend témoignage aux vérités chrétiennes, cela constitue déjà une prédication.

En outre, je peux assumer des activités qui enrichissent la vie de l'Église en enseignant le catéchisme, en aidant les pauvres, en visitant les malades, en participant au chant choral, en éditant des journaux ecclésiastiques, en préparant des émissions à la radio, en préparant la feuille de liaison de la paroisse. Tout ce que je fais par amour pour le Royaume de Dieu devient prédication.

Mais pourquoi prendre l'initiative et faire des choses qui ne sont pas obligatoires ? Pourquoi faire plus que les autres ?

Ceci est le fruit de la prière contemplative. D'abord je prie pour mon propre salut, ensuite pour ma famille, pour mes amis. Ma relation avec Dieu me fait prendre conscience de mes responsabilités. Je deviens de plus en plus inquiète du salut des autres. Cette inquiétude doit être prise au sens positif : je suis poussée à agir. Motivée par le Saint-Esprit, je dois faire quelque chose pour ceux qui m'entourent. (On perçoit toujours ce qui est à faire.) Saint Dominique a formulé cela ainsi : « *Seigneur, que vont devenir les pécheurs ?* » C'est ce qui l'a poussé sur le chemin de la prédication. Suivons-le.

La prédication jaillit d'un désir intérieur et non pas d'une obligation extérieure. Ce qu'on fait, il faut le faire de bon cœur, avec un esprit de sacrifice et de don, volontairement. Si l'on agit à son corps défendant et que l'on en remontre aux autres, cette activité ne sera pas accompagnée de la bénédiction divine. Seule une prédication priée et priante peut parvenir jusqu'aux cœurs.

Chaque personne possède une élocution différente, mais la relation vivante qui nous relie à Dieu est beaucoup plus importante. Un prêcheur moins doué, à condition d'avoir une vie de prière sérieuse, peut communiquer plus de Dieu, qu'un orateur superbe qui ne vit pas ce qu'il dit. La parole sans témoignage ne vaut rien. La foule a écouté Jésus parce qu'il parlait comme celui qui est en possession d'un pouvoir : il n'a pas tenu un discours pour une élite, mais, en parlant, il a transmis sa vie même. Saint Dominique était un disciple crédible du Christ. Tout cela apparaît dans sa pauvreté volontaire, dans sa façon de vivre l'apostolat, dans les témoignages contemporains qui révèlent son désir constant d'apprendre.

Le frère Rodolphe a déclaré : « J'ai souvent entendu Dominique prêcher de la pauvreté et y encourager ses frères. Lorsqu'on a offert des objets de valeur ou des propriétés soit pour lui soit pour la communauté, il n'a pas voulu les accepter, il n'a pas permis cela à ses frères non plus. Il souhaitait que les frères habitassent des maisons petites et simples. Lui-même portait des habits usés et effilochés. Je l'ai vu porter un scapulaire usé et court qu'il n'essayait même de couvrir de son manteau, lorsqu'il devait paraître devant les grands de ce monde. » (Koudelka : L'annonce de la Parole de Dieu, Procès de Bologne 38)

Le frère Jean d'Espagne a témoigné ainsi : « Le frère Dominique a souvent attiré l'attention de ses frères sur l'Ancien et le Nouveau Testament ; il les a exhortés, par des paroles et par des lettres, à les étudier. Je l'ai entendu moi-même et j'ai lu aussi ses lettres. Il portait constamment sur lui l'évangile de saint Matthieu et les épîtres de saint Paul. » (Ibid. 29)

Saint Dominique, sur son lit de mort, a dit à ses frères d'être sans crainte, car après sa mort, il leur sera plus utile que dans sa vie. N'hésitons pas à demander l'intercession de saint Dominique pour que toute notre vie devienne une prédication qui témoigne de ce que nous faisons pour le salut des âmes.

Le Bienheureux Fra Angelico (1387-1455)

Guido Petro est né à Vicchio, près de Florence. Après avoir appris le métier de peintre, il est entré dans l'ordre de saint Dominique, au couvent de Fiesole où il a reçu le prénom Giovanni. C'est plus tard que l'on a commencé à l'appeler « frère angélique ». Les fresques de cet artiste mondialement connu décorent des églises et des couvents italiens. On peut admirer ses peintures dans les musées de Paris et de Berlin aussi. Sa renommée s'enracine dans sa sainteté. Il n'est pas un original, mais un apôtre qui, avant de se mettre au travail, prie toujours. Artiste doué d'une imagination riche, il prêche au moyen de son pinceau.